

Blaise

CENDRARS

par Louis Parrot

Poètes d'aujourd'hui

SEGHERS

DL-18 021993-05 161

Couverture Nicole Lhôte

« La Prose du Transsibérien et de la Petite Jehanne de France » et le choix de poèmes des « Dix-neuf poèmes élastiques », « Documentaires », « Feuilles de route », « Au cœur du monde » sont extraits de *Poésies Complètes de Blaise Cendrars*, Editions Denoël.

« Eloge de la vie dangereuse » est extrait de *Aujourd'hui*, Grasset, éditeur.

« L'oiseau de la cascade » est extrait de *Petits contes nègres pour les enfants des blancs*, Jean Vigneau, éditeur.

Le passage de « Le plan de l'aiguille » est extrait de *Dan Yack*, Editions de la Tour.

« Nocturne » est extrait de *Histoires vraies*, Grasset, éditeur.

« Le lys rouge » est extrait de *La main coupée*. Editions Denoël.

Le passage des « Rhapsodies gitanes » est extrait de *L'Homme foudroyé*, Editions Denoël.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION, D'ADAPTATION
ET DE TRADUCTION RESERVES POUR TOUS PAYS

© EDITIONS SEGHERS, PARIS, 1948

ISBN 2-232-10441-9



BLAISE CENDRARS

par

LOUIS PARROT

UNE « masse poétique étincelante dédiée à l'archipel de l'insomnie ». C'est ainsi que Henry Miller nous parle dans le *Tropique du Capricorne* à la fois de la vie de Blaise Cendrars et de son œuvre. De fait, la vie et l'œuvre de cet écrivain sont si étroitement liées, que la moindre étude sur ses poèmes, sur ses romans et ses chroniques qui en résumant le contenu spirituel, en même temps qu'elles constituent un genre littéraire absolument nouveau, est tenue de se reporter à sa biographie. Sans les éclaircissements que celle-ci nous apporte, bon nombre de pages risqueraient de demeurer lettre morte, ou tout au moins, de nous paraître les fruits d'une imagination excessive, alors qu'elles ne sont le plus souvent que des souvenirs à peine romancés. Il serait vain, sans se référer à elle, de vouloir rechercher tous les éléments hétérogènes et encore mal isolés par les critiques, dont se compose cette masse poétique étincelante.

L'histoire de cette œuvre est donc en même temps celle de la vie multiforme, ardente et désordonnée en apparence seulement, de ce poète dont l'œuvre grandit à mesure qu'il recule dans le temps. Quant à l'histoire de sa vie, elle tient tout entière dans ses livres. Mais elle ne s'y présente pas sous la forme de ces confessions qui permettent à certains écrivains de refaire tant de pathétiques itinéraires à notre usage. Si les moindres épisodes

de sa biographie nous ont été conservés par une prodigieuse mémoire qui se souvient, après un demi-siècle, de la couleur du ciel d'Alexandrie ou de Naples, où il passa ses premières années, et de la perle baroque du soleil dans la brume plombagine, derrière les façades vénitienes, c'est au hasard de son œuvre qu'ils sont répartis, pêle-mêle dans cette inépuisable réserve d'anecdotes, d'histoires incroyables dont un grand nombre attendent encore d'être racontées à leur tour. Blaise Cendrars annonce tant de livres que les renseignements qu'il nous donne sur sa propre vie dans les premiers, nous paraîtront bientôt rudimentaires. Et cependant, nous apprenons dans *l'Homme Foudroyé*, dans *Bourlinguer* et dans toute la série de ses histoires vraies, qu'il est né le 1^{er} septembre 1887, et à la poésie, à Paris, 216, rue Saint-Jacques, à l'Hôtel des Etrangers, dans la maison où fut écrit le *Roman de la Rose*, si nous en croyons ce qu'il nous dit lui-même dans l'un de ses plus beaux poèmes, *Au Cœur du Monde*, dont nous ne connaissons encore qu'un fragment. Mais d'où est-il exactement ? Devons-nous croire ses poèmes à la lettre ? Dans ce poème qui promet d'être une vaste biographie lyrique, Blaise Cendrars s'interroge lui-même sur sa famille ; un tel homme intègre facilement à son ascendance les personnages les plus curieux, les plus singuliers, pourvu qu'ils puissent être, un jour ou l'autre, les héros d'une de ses chroniques.

Suis-je pélagien comme ma nounou égyptienne ou suisse comme mon père,

Ou italien, français, écossais, flamand comme mon grand-père ou je ne sais plus quel grand aïeul constructeur d'orgues en Rhénanie et en Bourgogne ou cet autre

Le meilleur biographe de Rubens ?

Et il y en a encore un qui chantait au Chat-Noir, m'a dit Satie. Pourtant je suis le premier de mon nom puisque c'est moi qui l'ai inventé de toutes pièces.

Sa mère était écossaise et son père, suisse. Une de ses grand-mères était une « sainte femme, un cordon bleu qui avait toujours un livre à la main et quelque ouvrage de mysticisme (Mme



La mère de Blaise Cendrars (*Coll. Raymone*).

Guyon) dissimulés derrière les bœufs dans son placard à confitures » (H. F. p. 335). De sa mère, il nous fait un admirable portrait dans ce testament romantique qu'est la confession de Mireille (P. A.). C'était une femme angélique, préraphaélite. Vers la fin de sa vie, elle s'était fixée à Florence, où elle demeurait étendue sur un grand canapé en cuir de Russie, entre des chandeliers surchargés de bougies. Elle mourut encore toute jeune, alors que Blaise Cendrars était un enfant, entourée de fleurs rares — elle était passionnée de botanique et étudiait Linné — dans une de ces chambres d'hôtel somptueuses et désuètes qui donnent sur l'Arno, en laissant une interminable nomenclature de fleurs aux noms latins. Ailleurs, Cendrars évoque l'image de son père, grand buveur jovial et bourru qui lisait Balzac et lui donna à lire *Les Filles du Feu* alors qu'il n'avait pas dix ans. Il nous parle en termes émus de cet homme d'affaires brouillon et malchanceux que l'on retrouve en Egypte, puis à Naples, où il met en lotissement une des pentes du Vomero, non loin de ce Tombeau de Virgile que cherchait perpétuellement à vendre une mafia de nobles napolitains ruinés, une mano-nera dont il sera finalement la victime. Il se trouvait en Egypte lors de la naissance de son fils ; sa femme et l'enfant s'en vinrent le rejoindre. C'est alors la vie errante qui commence, une enfance qui n'est pas sans rappeler celle de son aîné Guillaume Apollinaire. L'Egypte dans un palais et à bord d'un yacht, l'Angleterre dans un château, Paris dans de grands appartements déserts, Montreux dans une pension et d'autres pensions, « dans des maisons de plus en plus pauvres d'où l'on gagnait la rue ». (V. V. p. 47.) Entre-temps, la famille, retour d'Alexandrie, avait habité à Naples, — « Naples où j'ai passé ma plus tendre enfance »... « dans un immense jardin touffu comme un parc et tout planté d'arbres de différentes essences du pays et que prolongeait en bordure du funiculaire un verger rempli de toutes les variétés d'arbres à fruits » (B. p. 114). Il a un précepteur anglais qui le promène en Sicile et entre, à neuf ans, dans une école allemande. Ainsi, lorsqu'il retourne en Suisse où il restera jusqu'à quinze ans, ses yeux conserveront l'image de bien des villes tra-

versées, et surtout des ports, ces villes où l'imagination s'enrichit toujours plus qu'ailleurs et d'où l'on peut plus facilement partir à l'aventure. Lorsqu'il s'ennuie à Neuchâtel, il se souvient de Londres, de Gênes, du Pausilippe, de Brindisi où, tout comme Gérard de Nerval, qui sera plus tard son poète préféré, il a vu la mer qui unit l'Europe à l'Orient, couverte de papillons blancs.

Ces premiers voyages et ces longs séjours à l'étranger dont les souvenirs demeureront si vifs dans sa mémoire, aident peut-être à expliquer ce goût de l'aventure qui ne fera que croître avec les années et qui entraînera le poète sur tous les chemins du monde.

Peut-être encore subit-il la lointaine influence de ces ancêtres à qui il donne dans ses livres et dans ses poèmes une existence à demi fabuleuse. — car tout ce qu'il a appris, c'est par ouï-dire, — et en particulier, de cet aïeul voyageur et bibliophile, le valaisan Thomas Platter (1490-1582) qui descend de sa montagne à quatorze ans, parcourt l'Allemagne, la Hongrie et la Pologne, cordier et étudiant obscur et bientôt professeur réputé qui enseigne l'hébreu à Bâle, traite familièrement avec Erasme, édite la première œuvre de Calvin et finit recteur du Lycée de Bâle, humaniste vagabond et châtelain casanier dont le fils sera, jusque'en 1614, recteur de l'Université de Bâle. De ce Thomas Platter lui vient l'amour des voyages et de l'étude, tout comme la passion des mathématiques lui vient de son grand-oncle Léonard Euler, le célèbre mathématicien qui passa de longues années à la cour de Catherine II, « et qui, devenu aveugle à 86 ans, dicta à son petit-fils, Hans, âgé de douze ans, un traité d'algèbre qui se lit comme un roman ». Cendrars compte encore parmi ses ascendants, s'il en croit la légende familiale, le philosophe et poète Jean-Gaspard Lavater, l'inventeur de la physiognomonie, cette « science quelque peu fantaisiste » qui devait intéresser si fort Balzac et Baudelaire. Humaniste vagabond. Ce titre ne convient-il pas à Blaise Cendrars pour qui les randonnées les plus folles ne sont, en fin de compte, que les moyens de poursuivre, d'une manière différente de celle des aventuriers en chambre, des lecteurs de récits de voyages, de passionnants sujets d'étude. Aujourd-

d'hui, à soixante ans, cette parenté lui paraît bien incertaine. « Ma véritable famille se compose des pauvres que j'ai appris à aimer, non par charité, mais par simplicité. » (H. F., p. 336.)

Tout jeune, nous dit-il, il a connu l'ivresse des longues lectures sans ordre. Il lit tous les livres qui lui tombent sous la main, dans n'importe quelle langue, les « Œuvres complètes » que personne n'ouvre plus, les traités de technologie ou les livres de magie, Gœthe en allemand, Dostoïewski en russe, Saint-Jean-de-la-Croix en castillan. Son goût le portera toujours vers les livres hors série. Il en ira pour lui avec les livres comme avec les hommes. Ceux qu'il préférera seront des exemplaires rarissimes, ceux qui sont inconnus du plus grand nombre et qu'il ira, plus tard, feuilleter dans la bibliothèque unique du libraire Chadenat, aux Grands-Augustins, devant les quais de la Seine, la plus grande bibliothèque du monde, selon le mot de Rémy de Gourmont.

Tout comme Apollinaire, ce créateur d'un style littéraire d'un rythme absolument nouveau s'attarde volontiers dans une bibliothèque. C'est un amateur de livres curieux, de récits anciens. Il travaillera en 1911 à la Nationale avec l'auteur d'*Alcools*. Il y rencontre un jour Pierre Reverdy qui rêve, comme Mallarmé, de faire une brèche dans ce mur d'imprimés, de « s'user les ongles, les doigts, les mains jusqu'à ce qu'il eût réussi, comme une taupe, à force de gratter, à se dégager de ce capitonnage de livres, à percer les murs de la Bibliothèque et à retrouver la lumière. Et c'est pourquoi, ajoute Cendrars, il a publié une plaquette, *La Lucarne Ovale*, pour respirer ». (B. p. 323.) Aussi singulier que cela puisse paraître, cet écrivain qui nous dit à plusieurs reprises dans son œuvre qu'« écrire c'est peut-être abdiquer » (B. p. 125) et qui manifeste une désinvolture bien souvent méprisante à l'égard de la chose littéraire, réserve, dès qu'il le peut, au hasard de ses voyages, une partie de ses loisirs à la recherche bibliophilique. Pendant des années, il parcourra le monde avec une édition originale de Villon dans sa poche. Arrivé à Saint-Pétersbourg, que fait-il ? Sous la verrière crépitante de givre, de la Bibliothèque Impériale, il cherchera un vieux livre français. A Prague, il passe de longues journées à

feuilleter les procès-verbaux des séances des Roses-Croix. Il se rend tout exprès à Bratislava pour parcourir la plus belle collection du monde de grimoires de sorcellerie. On peut être un errant, un homme à la semelle de vent, et emporter des caisses de livres avec soi. En Chine, en Perse, en Russie, Blaise Cendrars traîne, d'une station à l'autre, « dix caisses immenses et immensément lourdes » de livres achetés dans le monde entier et pour le transport desquelles il a dépensé une fortune. En 1910, ces dix caisses ramenées de Saint-Pétersbourg échouent à la douane d'Anvers où un ami de rencontre, une « parfaite canaille », les dispersera.

Que cherche dans les livres, cet homme pour qui la vie est avant tout une action violente et libératrice ? Nous le verrons plus tard. Disons ici que ce qu'il aime à y retrouver et à rapporter dans les siens, c'est le plus souvent la biographie de ces êtres en marge, des individualités qui échappent à la mesure commune. Il ne l'intéresse guère de rechercher dans les pays qu'il traverse des pièces curieuses ayant trait à leur histoire : c'est là un travail d'érudit professionnel. Cendrars, lui, découvre le document unique. A Londres, il met à jour le mystère qui entoure le visage énigmatique de l'aventurier vénitien Nicolao Manuci. Dans son cadre libertin et frondeur, le miroir magique où se penche Casanova lui révèle cette figure lointaine avec laquelle il présente un certain air de famille et dont la biographie ressemble par tant de traits à la sienne, Manuci quitte les siens à quatorze ans et mène une vie *piena d'accidenti curiosi* aux Indes et dans les pays inconnus de l'Asie. Ses œuvres, ses chroniques — non encore totalement publiées — et arrangées, châtrées, honteusement édulcorées par la prudence du Jésuite François Catroux, n'en mettent pas moins l'orientalisme à la mode dans toutes les loges blanches de l'Europe, à l'époque même où l'abbé Terrasson allait, sans le vouloir, fournir à Mozart le scénario de la *Flûte Enchantée*. Tour à tour misérable et couvert d'or, Manuci écrit comme il parle, au courant de la plume ; il n'a qu'à se souvenir pour nous raconter des merveilles. Il en

est de même de Cendrars qui voit dans le Vénitien errant beaucoup moins un modèle qu'un compagnon d'aventures spirituelles.

Mais venons-en à l'événement décisif de l'adolescence du poète. Comme son ancêtre le vieux Platter, ou comme ce général Suter, le petit berger suisse qui deviendra l'Empereur de Californie et dont il nous donnera dans *L'Or* un saisissant portrait rouge et noir, il lui faudra partir. Le moindre prétexte lui sera bon pour quitter Neuchâtel et la vie bourgeoise de la maison familiale. Il ne veut à aucun prix suivre les cours de l'École de Commerce ; cela ne lui convient pas. Il s'en ira pour de longues années au hasard des chemins, sans but apparent, tout simplement parce qu'il faut toujours aller plus loin.

Jacques-Henry Lèvesque, qui est le véritable historiographe de l'écrivain et lui a consacré un livre auquel ces pages se référeront souvent, nous dit que le jeune homme « se sauva de la chambre où son père le tenait enfermé depuis plusieurs jours pour le punir des frasques, des blagues, des dettes qu'il avait faites depuis un an à Neuchâtel... Il s'enfuit par une fenêtre du cinquième étage, en se laissant tomber de balcon en balcon, au risque de se rompre le cou, et non sans avoir fait main basse, au passage, sur quelques couverts d'argent et sur plusieurs centaines de francs qu'il vole dans le secrétaire de sa mère avec les économies de ses sœurs et tous les paquets de cigarettes de son père qu'il chipe sur son bureau. » (J.-H. Lèvesque. *Blaise Cendrars*, N.R.C.) « J'avais agi avec sang-froid, comme si j'avais eu préparé mon coup de longue date, nous dira le poète lui-même. J'étais sorti par la fenêtre comme un somnambule. J'avais un peu le vertige dans le train et étais tout étonné de me voir m'en aller pour de bon, et cela, je le sentais jusqu'au malaise, sans esprit de retour. »

Blaise Cendrars est un homme qui ne pourra jamais se fixer. A plusieurs reprises dans sa vie, il renouvellera son geste de 1902, lorsqu'il se sentira menacé dans ce qui lui est de plus cher au monde, dans cette liberté qui inspirera les plus belles pages de *Dan Yack* et de *l'Homme Foudroyé* et lui dictera une attitude bien souvent contraire à ses intérêts. Pour ce garçon de

quinze ans qui se sauve sans espoir de retour, il ne s'agit pas d'une fugue provoquée par une crise sentimentale, par une mécontente insurmontable avec sa famille, ou par ce démon de l'inquiétude qui visite parfois les jeunes écrivains — mais d'une rupture définitive. Il ne s'agit pas d'un plan bien arrêté. L'apprenti vagabond répond à une impérieuse vocation de l'aventure.

Une vocation ? Sans doute. Ce n'est point par hasard que l'écrivain a connu cette vie aventureuse qu'il devait mener jusqu'en 1940, et ce ne sont pas les seules circonstances qui ont fait de lui le « poète du monde entier ». Longtemps après sa fuite, près de quarante ans plus tard, il nous l'avoue : « J'ai le goût du risque. Je ne suis pas un homme de cabinet. Jamais je n'ai su résister à l'appel de l'inconnu. Ecrire est la chose la plus contraire à mon tempérament, et je souffre comme un damné de rester enfermé entre quatre murs et de noircir du papier, quand, dehors, la vie grouille, que j'entends la trompe des autos sur la route, le sifflet des locomotives, la sirène des paquebots... et que je songe à des pays perdus que je ne connais pas encore... » (V.D. p. 223.) Ce soir-là, en 1902, il ne résiste pas à l'appel de l'inconnu. Il prend le train de Bâle, poursuit sa route jusqu'à Berlin, Hambourg, revient à Berlin, file sur Kœnigsberg, se sauve à Cologne. Il a peur de sortir des gares et s'en va de l'une à l'autre jusqu'au moment où, exténué et démuné d'argent, devant le guichet d'un prêteur à gages de Munich, il fait la connaissance de Rogovine.

Curieux personnage que ce Rogovine, juif varsovien à l'activité prodigieuse, qui parcourt l'Asie à la manière aventureuse de Michel Strogoff et traverse, lui aussi, le lac Baïkal à l'époque du grand incendie, prospecteur de bijoux anciens sur les hauts plateaux du Pamir, vendeur de pacotille Made in Germany en Arménie et marchand de perles et de diamants un peu partout, de l'Europe aux Indes, de l'Arctique à la Mandchourie. Ce diable d'homme s'intéresse à ce jeune homme qui brûle, lui dit-il, comme un petit Satan et qui n'aura pas peur de le suivre dans ses randonnées dangereuses, au cœur du pays de la neige et du

froid. Il sera son employeur et finira par l'associer à ses affaires. En attendant, il l'habilte de neuf et lui donne un revolver.

Et je partis moi aussi pour accompagner le voyageur en bijouterie qui se rendait à Kharbine.

Nous avions deux coupés dans l'express et trente-quatre coffres de joaillerie de Pforzheim.

Ce jeune homme, cet enfant qui part ainsi pour le bout du monde ce sera l'*Homère du Transsibérien*, selon le mot de John dos Passos qui consacre tout un chapitre de son livre *Orient-Express*, à Blaise Cendrars et au poème qu'il écrivait avant la guerre de 1914. Ce jeune homme n'est en ce moment que le commis de Rogovine. Tous deux s'en vont, dans l'un de ces trains qui partaient tous les vendredis matin, à la suite de ces marchands « qui avaient encore assez d'argent pour aller tenter faire fortune et qui emportaient, les uns, cent caisses de réveils et de coucous de la Forêt Noire, les autres, des cercueils de Malmoe remplis de boîtes de conserves et de sardines à l'huile ». Plus tard, lorsque l'association sera désunie et que Blaise Cendrars reviendra en Europe, en attendant de nouveaux départs, il pensera souvent à Rogovine.

— Je me revoyais, chevauchant avec lui, troquant notre camelote contre des antiquités, des gramophones, des horloges, des réveille-matin à peigne à musique ou à sonnerie, des montres, des faux bijoux de Pforzheim, des articles de Paris contre des aiguères et des plats en argent repoussé, des vases cloisonnés, des coupes à cabochons, des tapis précieux, des émaux, de l'orfèvrerie, des miniatures érotiques persanes, des poignards damasquinés, des armes, des pistolets d'arçon, des longs fusils incrustés de nacre et d'argent, des mors de cheval, des éperons, des étriers, des heaumes en bronze, en airain, en un alliage d'or, en argent bleuté à l'antimoine, des harnachements et des troussequins enrichis de pierres de lune, topazes et turquoises, des tissus, des voiles arachnéens de Boukhara, de l'essence de jasmin et de rose, — et des perles de contrebande dans une épine... (la phrase continue longtemps de la sorte, telle que des Esseintes l'eut

aimée; on verra plus loin quelle parenté ce style présente avec celui de Huysmans). Ainsi, pendant trois ans, Blaise Cendrars parcourt des milliers de lieues. Il va trois fois à la foire de Nijni-Novgorod, deux fois en Chine, une fois en Arménie. Après avoir visité les hauts plateaux d'Ispahan et le désert de l'intérieur de la Perse, Rogovine et lui organisent une expédition à l'embouchure de la Léna. Il s'agit de rechercher des gisements d'ivoire fossile. Mais les voyageurs s'égarèrent, ils errent dans la toundra sibérienne et sont providentiellement recueillis, à demi mourants, par une peuplade inconnue qui leur échange le chargement de leurs 37 traîneaux remplis de sel gemme contre autant de disques d'argent pur. Plus tard, on retrouve le voyageur à Bombay où Rogovine s'est rendu pour estimer un diamant. Et ce sont tous les souvenirs de ce premier séjour en Asie que Blaise Cendrars évoque dans son poème, PROSE DU TRANSSIBÉRIEN ET DE LA PETITE JEHANNE DE FRANCE.

En ce temps-là j'étais en mon adolescence

... J'étais à Moscou, dans la ville des mille et trois clochers et des sept gares

*Et je n'avais pas assez des sept gares et des mille et trois tours
Car mon adolescence était alors si ardente et si folle*

*Que mon cœur, tour à tour, brûlait comme le temple d'Ephèse ou
comme la Place Rouge de Moscou*

Quand le soleil se couche.

*Le Kremlin était comme un immense gâteau tartare croustillé d'or
Avec les grandes amandes des cathédrales toutes blanches et l'or
mielleux des cloches...*

Un vieux moine me lisait la légende de Novgorode...

...

Je pressentais la venue du Christ rouge de la révolution russe.

Et le soleil était une mauvaise plaie

Qui s'ouvrait comme un brasier.

C'était alors l'une des époques les plus troublées de l'histoire de Russie. Cendrars a assisté à maints épisodes de la Révolution de 1905-08 qui devait suivre l'échec de la guerre russo-japonaise,

et faire sentir ses remous sur le continent asiatique tout entier. Lors de leurs premiers voyages en transsibérien, c'était vers la zone des hostilités que se dirigeaient Rogovine et son employé avec leurs cargaisons de pacotille. Ils se proposaient d'atteindre Kharbine. A la surface du poème qu'il écrivit sur cette folle aventure et qui, par sa plénitude et sa profondeur, est tout autre chose que la transcription d'un récit de voyage en prose lyrique, surgissent comme les souvenirs ineffaçables qui hantent notre mémoire, de fulgurantes images entrevues tout au long de l'interminable parcours, à travers le feu et la fumée :

*En Sibérie tonnait le canon, c'était la guerre
La faim le froid la peste le choléra
Et les eaux limoneuses de l'Amour charriaient des millions de
charognes*

*La mort en Mandchourie
Est notre débarcadère est notre dernier repaire
Ce voyage est terrible
Hier matin
Ivan Oulitch avait les cheveux blancs.*

.....
*A partir d'Irkoutsk le voyage devint beaucoup trop lent
Beaucoup trop long
Nous étions le premier train qui contournait le lac Baïkal.*

.....
*J'ai vu
J'ai vu les trains silencieux les trains noirs qui revenaient de
l'Extrême-Orient et qui passaient en fantômes
Et mon œil, comme le fanal arrière, court encore derrière ces
trains*

*A Talga cent mille blessés agonisaient faute de soins
J'ai visité les hôpitaux de Krasnoïarsk
Et à Khilov nous avons croisé un long convoi de soldats fous.
J'ai vu dans les lazarets des plaies béantes des blessures qui
saignaient à pleines orgues...
L'incendie était sur toutes les faces dans tous les cœurs*

*Des doigts idiots tambourinaient sur toutes les vitres...
J'ai vu des trains de soixante locomotives qui s'enfuyaient à
toute vapeur pourchassées par les horizons en rut et des
bandes de corbeaux qui s'envolaient désespérément après*

Disparaître

Dans la direction de Port-Arthur.

.....

*Je débarquai à Kharbine comme on venait de mettre le feu aux
bureaux de la Croix-Rouge.*

Ces vers, c'est dix ans après avoir vécu les événements qui les avaient inspirés, que Blaise Cendrars allait les écrire. Lorsqu'il parcourt l'Asie avec Rogovine, Cendrars ne pense pas à écrire, tout au moins il ignore encore que l'un des poèmes les plus beaux de la poésie moderne s'appellera la *Prose du Transsibérien*. Il se jette à corps perdu dans ces aventures, et comme tous les joueurs, il passe par d'incessantes alternatives de misère et de prospérité. On gagne et l'on perd aisément une fortune dans une vie édifiée autant sur le travail que sur la chance. Il nous avoue qu'en 1905, il avait gagné son premier million dans la bijouterie et l'avait aussitôt dépensé en voyages autour du monde ou dans la vie nocturne des capitales. Il descend dans les grands hôtels, mais la semaine suivante, il lui faut partager la vie des intouchables, des coolies, au coin des rues grouillantes. Pendant le terrible hiver de 1905, il crève de faim à Pékin, nous dit-il, et il est tout heureux d'être chargé à l'Hôtel des Wagons-Lits, de l'entretien du calorifère qu'il allume chaque matin avec des numéros du *Mercur* de France provenant du pillage des consulats. Il n'aura d'ailleurs pas besoin d'aller si loin pour connaître des jours difficiles. Pendant plusieurs années, il vivra à Paris, rue de Savoie, dans une gêne voisine du dénuement.

C'est en septembre 1907 que se produit la rupture avec Rogovine. Blaise Cendrars ne veut pas se marier avec sa fille et il a fait, contre la volonté du courtier, une affaire qui déplaît beaucoup à celui-ci. Au caravansérail d'Ispahan, après huit jours de marchandages, il achète à deux trafiquants une « grande et belle



1905. Blaise Cendrars à Saint-Petersbourg
(Coll. Raymone).



1907. A la Faculté de Médecine
de l'Université de Berne (Coll. Raymone).

épine incrustée d'une résille d'or représentant des feuilles et des boutons d'églantier » ; cette canne dont il fera cadeau à Rémy de Gourmont avait un secret : en pressant sur un filigrane, l'épine coulissait et « découvrait un petit écrin contenant trois perles du plus bel orient — un paragon et deux princesses — pas des perles volées, certes, mais tout de même des perles de contrebande ». (B. 94.) Dénoncé par Rogovine, Blaise Cendrars réussit à s'enfuir et, après trois mois de poursuites mouvementées, il s'embarque clandestinement à Smyrne et échoue à Naples.

Perles, diamants, Blaise Cendrars nous en parle toujours avec un émerveillement voluptueux ; ce n'est pas leur valeur commerciale qui le tente, mais leur rareté, leur beauté, leur éclat. C'est en pleine connaissance de cause qu'il nous parle dans ses *Histoires Vraies*, de la vie traquée, pleine d'embûches et de désillusions, des chercheurs de diamants bleus des rivières brésiliennes. Ailleurs, dans *Anvers*, il nous décrit avec une minutieuse précision des peseurs de perles des toiles flamandes, les pierres précieuses de ses amis diamantaires, en une énumération qui laisse loin derrière elle les pages célèbres du *Portrait de Dorian Gray*. Toute la lumière du monde se réfugie dans ces pierres sans chaleur. A Anvers, entre deux voyages à New York, à bord de son bateau d'émigrants, il rend visite à son ami Mandaïeff, le diamantaire philosophe, qui est mourant. « Il râlait entre ses livres et des ballons d'oxygène, dans une petite pièce, sa tête décharnée surnaturellement éclairée par une de ces boules d'eau comme en disposent les diamantaires devant une source de lumière pour réfléchir et faire se concentrer la luminosité sur un seul point. » (B., p. 83.) Balzac que Cendrars a beaucoup aimé nous rapporte dans *Honorine* que les parents de l'héroïne utilisaient ce moyen d'éclairage qu'emploient depuis des siècles les dentellières auvergnates lorsqu'elles travaillent à la lueur du feu de bois de la cheminée. Dans la chambre du diamantaire agonisant, le poète tout jeune et déjà tout chargé d'expérience, qui a connu la vie la plus exaltante, mais souvent la plus difficile, sur cette « roue des choses à laquelle les hommes sont liés, semant le Mal », selon ce que le vieux Lama enseignait à Kim, voyait

peut-être dans ce dernier point brillant fixé sur les diamants les plus beaux du monde, comme une pupille qui ne veut pas s'éteindre, « l'œil animal de la souffrance », la petite flamme où se réfugiait toute la douleur de vivre.

De Naples, Cendrars gagne Paris. A l'âge où la plupart des jeunes gens poursuivent encore sagement leurs études et cherchent à collaborer aux revues littéraires, Cendrars n'a pas de diplômes, bien qu'entre deux voyages il ait pris ses inscriptions à la Faculté de Médecine de Berne, c'est un homme qui connaît la valeur du travail, qui ne s'est pas arrêté un seul jour de lutter, qui sait se servir à bon escient des multiples connaissances qu'il a amassées et sait à l'occasion se servir de ses poings. Il n'a pas pris une seule note pendant ses voyages, ni écrit un seul vers. Il se fie à sa mémoire, il sait qu'elle lui sera toujours fidèle et qu'il lui faut pendant de longues années encore continuer à l'enrichir.

Il vient tout juste d'avoir vingt ans, en 1907, date à laquelle il s'installe dans la banlieue de Paris : le jeune aventurier s'est fait apiculteur. Il a des ruches au Multien. Il passe de longues journées sur les bords du canal de l'Ourcq, couché dans l'herbe aux côtés d'une des héroïnes de ses chroniques, en écoutant zinzinuler les mésanges et les fauvettes. « Huit mille francs de miel par an ! J'étais riche ! » Il écrivit alors ses premiers vers, ceux auxquels on croit et que l'on brûle plus tard. Il parcourt la zone, dont il nous a donné tout au long de son œuvre tant d'admirables descriptions. Les usines et leurs fumées, « le ciel bas, comme une éponge imbibée de fiel qui tamponne le paysage parisien », les jardins ouvriers, les buveurs d'absinthe. La banlieue de Paris, la zone — et la forêt brésilienne, ce sont les deux décors, les plus distants, ceux qui réclament les couleurs les plus opposées, que Cendrars peint avec le plus d'amour comme les toiles de fond sur lesquelles se jouent toutes ses aventures. Mais avec quelle fidélité dans le détail, quelle précision et quelle émotion toujours touchée d'un peu de mélancolie, il nous montre le ciel gris de Saint-Ouen, le reflet des arbres dans les canaux, le chemin jonché de feuilles mortes du Tremblay-sur-Mauldre ! C'est

dans la banlieue de Saint-Ouen qu'il fait un jour la connaissance d'un homme étrange qui vit au milieu d'un univers de ferrailles, de baraquements de tôle et de petits sentiers de mâchefer. C'est un rouquin aux yeux globuleux qui a curieusement aménagé son jardin sur le bord d'un égout : il y a là des lis qu'il s'amuse à piquer avec une solution chimique pour les faire tourner au noir, des cactus, de petits lacs artificiels aux poissons exotiques, une volière avec un toucan multicolore. C'est Gustave Le Rouge, romancier populaire, maître des romans de terreur (*l'Astre d'Epouvante*), auteur du *Mystérieux Docteur Cornélius*, dont il a cédé les droits pour 400 francs et qui est traduit en 36 langues — plus d'un million d'exemplaires au Canada — et dont, plusieurs années plus tard, il refusera d'abandonner pour une très grosse somme, alors qu'il est dans une gêne grandissante, les droits d'adaptation cinématographique. Le jeune homme est séduit par cet étrange personnage. Cet excentrique, marié à une gitane, vit d'une production littéraire très souvent anonyme ; il tient au *Petit Parisien* la « chronique de la zone », collectionne les armoires à glace, — on en trouvera dix-neuf chez lui après sa mort — et publie des centaines de livres de vulgarisation, depuis le Grand Albert jusqu'à l'art de tirer les cartes. Cendrars peint Gustave Le Rouge à la manière de Van Gogh, en larges touches, avec un soleil aveuglant et un bouquet de tournesols. C'était, écrit le poète qui partagea pendant trente ans son amitié — Le Rouge est mort à la veille de la guerre, — un très grand poète antipoétique. Et l'auteur de *l'Homme Foudroyé* est tout prêt à donner la prose et les vers de Mallarmé pour l'une de ces plaquettes éphémères qui se vendaient cinq sous et dont certaines constituent à ses yeux « les plus exquis des poèmes en prose de la littérature française ».

C'est peu après avoir connu Le Rouge, en 1908, que Cendrars se lia avec un écrivain fort singulier lui aussi, Rémy de Gourmont, le lépreux « au regard d'hypnose » dont il admire beaucoup *Le Latin mystique* et qu'il cite très souvent dans son œuvre. Il sera, dit-il, très impressionné d'apprendre que Rémy de Gourmont est mort le jour même où il devait perdre son bras au front,

le 27 septembre 1915. Mais à cette époque, l'apiculture et les conversations sur la littérature ne suffisaient plus à Cendrars. Il lui fallait partir de nouveau.

L'année suivante, nous le retrouvons à Bruxelles et à Londres. Il a été engagé comme jongleur dans un music-hall. Il partage la chambre d'un petit juif étudiant en médecine qui lit Schopenhauer pendant le jour et la nuit fait le clown dans le même music-hall : ce débutant s'appelait Charlie Chaplin. Il y avait au même programme, le champion du monde de diabololo, Lucien Kra, qui devait, peu après la guerre, devenir éditeur de la nouvelle génération littéraire. Bientôt Cendrars est lassé par le music-hall et les vagabondages recommencent. En 1909, il est en Russie d'où il gagne les Etats-Unis et le Canada. Il y travaille comme ouvrier agricole, conducteur de tracteur du côté de Winnipeg. En 1910, il est à Anvers dont il nous parle avec un brio éblouissant dans *Bourlinguer*. Il a trouvé du travail à l'Uranium Steam Ship C°. Il s'agit de conduire de Libawa à New York les plus misérables émigrants d'Europe. Cette année-là, il réveillonne à Saint-Jean de Terre-Neuve. Il passe trois semaines à New York chez Caruso qui fait de lui toute une série de caricatures. Léon Bakst, le maître des Ballets Russes, qui se trouve lui aussi près du célèbre chanteur, fait du jeune homme un magnifique portrait. Entre chacun de ses voyages, il vient passer une semaine ou deux à Paris.

Un jour, en avril 1912, il erre dans les rues de New York. Il n'a pas mangé de toute la journée et il n'a cessé de marcher. Il vit dans cette hallucination que causent la fatigue et la faim. Alors qu'il passe devant une église, il aperçoit une affiche qui annonce pour ce soir-là *La Création* de Haydn. Cendrars se souvient qu'il a été un excellent musicien. Il y a des mois qu'il n'a pas entendu d'autre musique que celle de l'accordéon des émigrants lithuaniens. A Neuchâtel, il jouait de l'orgue, du piano, s'exerçait à la composition et son maître, l'organiste du Temple-Vieux, découvrait en lui « un certain don d'invention baroque, un sens du comique, ce qui est très rare en musique », et voyait dans son élève un musicien d'avenir. Cendrars continue d'errer

Je ne sais plus ce que je dis dans ce transport qui fuse de ma bouche et m'élève vers Toi, porte plus loin que la Tienne, et s'engouffre et se perd dans Ton oreille pour y construire son nid, de boue, comme une hirondelle, de fin duvet et des longs fils de l'araignée, les cheveux de la Vierge, comme un rouge-gorge, de paille en désordre, comme un moineau. Je piaille, je caquette, je gazouille. Les oiseaux des champs ne sont pas plus insouciant, ni le rossignol dans le verger, ni le merle du jardin, ni l'alouette qui s'égosille dans les airs, ni l'infime roitelet qui pépie dans une fleur de sauge en forme de dé à coudre, ni l'énorme autruche qui oublie son œuf dans le désert d'Afrique, ni l'oiseau de paradis qui danse en Australie et qui dispose en cercles dans la clairière du *bush* ou de la brousse des cailloux et des silex plus brillants que son plumage concordant, ni le kiwi anachorète qui ressemble à une fourmilière, à un tas de foin en marche, à un paysan qui patauge dans les rizières, sous la pluie, ni la pie voleuse, ni l'aigle royal, ni les ridicules et attendrissants pingouins qui ressemblent à des nonnes et qui claironnent comme des ânes dans les glaces du pôle, ni les étourneaux dans les acacias, les grives dans les sorbiers, le coucou, oiseau de l'écho, auquel répond un oiseau irréel, lui-même coucou, et qui s'en va pondre chez le voisin, ni l'oiseau secrétaire, cet éblouissement sur le cactus, qui conduit le voyageur en errance et l'éloigne des sources, des aiguades, des points d'eau, ni l'oiseau paille-en-cul qui plonge au large, ni l'oiseau vigile sur le dos de l'éléphant ou qui se pavane sur l'échine en dents de scie du plus repu des crocodiles et qui lui cure le coin des yeux, les glandes lacrymales et les dents de son monstrueux sourire, ni l'ibis, le flamand rose, les échassiers, la familière cigogne, ni l'albatros dans la tempête, ni le serpenteaire en courroux qui joue des ergots, ni la huppe,

le pélican, le cygne, les paons qui font la roue dans les parterres en mosaïque de la piscine du Shah de Perse, ni les 72.000 espèces des pigeons des Indes, ni les canards étranglés dans les lupanars chinois et qui bafouillent et saignent dans les bottes, ni les vautours jaunes, les charognards en rang sur les terrasses puantes et les tours du Silence des adorateurs du feu, les parsis, qui sont tous banquiers à Bombay, ni les condors des Andes qui s'inscrivent comme des coulées de notes noires, rien que des doubles, des quadruples croches, *presto*, *prestissimo*, entre les portées parallèles des Cordillères, dont les volcans enneigés sont les blanches en arpège ou les accords d'accompagnement, la basse chiffrée, le point d'orgue, ni le colibri, quasi invisible à l'œil tellement il va vite mais qui bourdonne, le *humming-bird* en anglais, le *chupa-flores*, le *beija-flores*, c'est-à-dire le *baise-fleurs*, comme on a surnommé cet écornifleur en Amérique latine, l'oiseau-mouche, et il y en a des milliers d'espèces dont la plus petite, *pygmornis rubra*, n'est pas plus grosse mais dix fois plus rapide que le bourdon voltigeur de chez nous, le robuste oiseau ne pèse que deux grammes, son vol vibratil est un trait, une micassure, une étincelle, une braise ardente, une poussière au soleil, une étoile filante, une larme de diamant, un éclat, ni la caille émue blottie dans les chaumes, la nerdrix effarouchée, les oies sauvages qui trompettent, les silencieux rapaces de nuit et leur vol de velours, les oiseaux de proie qui se laissent fondre du haut des airs et s'enlèvent dans un grand battement d'ailes, le froissis du coq de bruyère qui glousse et pousse son cri d'alarme, le martin-pêcheur bleu, les choucas des neiges au bec rouge, les corneilles des cathédrales qui fientent sur les statues et qui écla-boussent les verrières. les chouettes et les hiboux qui hantent les ruines, qui ricanent diaboliquement et qui ont un plumage si tendrement humain autour de leurs yeux en accent circonflexe et un profil du moyen âge, en point d'interrogation, sous leur cagoule,